*IV CSIRA Congress, Milano, 14-16 sept 2023*

**Un père a tué son fils** (dia 1)

Christian MORMONT (Liège, Belgique)

 *A Louis SASS, humaniste*

**Le contexte et les faits**

Henri, 49 ans, a un passé sans histoire, sans délinquance, sans violence, sans catastrophe : il a été éduqué par des parents adéquats au milieu d’une fratrie banale, a suivi un parcours scolaire couronné par un diplôme de l’enseignement supérieur, est entré dans la carrière professionnelle commerciale sans éclat et il est apprécié dans son entreprise. Il a épousé une femme de 5 ans sa cadette, issue d’un milieu nettement plus élevé et fortuné que le sien. Ce point est très important pour lui qui aspire à entrer dans la « bonne société ». Il s’y applique notamment au travers de sa participation à diverses activités et groupes (président d’un service-club). Si son insertion dans la trame sociale est satisfaisante, il n’en va pas de même sur le plan plus intime du couple et de la famille : Henri s’y montre autoritaire, exigeant, inflexible, égoïste. Par exemple, il ne participe pas aux frais du ménage par son salaire qu’il consacre à la satisfaction de ses seuls besoins. Le reste, y compris l’achat de sa voiture personnelle, est assumé par l’épouse. L’entente avec les enfants est mauvaise ; les deux aînés (18 et 16 ans) ne veulent plus le voir ; la relation avec la troisième est très tendue ; c’est avec le cadet (11 ans), Denis, celui qu’il tuera, que la relation est la moins mauvaise. La situation devient tellement pénible que Henri quitte le domicile conjugal « pour prendre du recul », et que l’épouse, en dépit de ses convictions religieuses très ancrées, envisage la séparation. Il semble que Henri en ait été abasourdi et qu’il ait soudain réalisé que, par la séparation, il allait perdre son niveau de vie (c’est ce qu’il dit). Dans cette situation de catastrophe, il est prêt à tous les efforts, toutes les concessions et s’engage dans une thérapie de couple qui va rapidement avorter, car l’épouse se rend compte que la relation n’est plus viable. Henri, qui lui a écrit une dizaine de lettre passionnées, pleines de repentance et de grands sentiments, se sent littéralement trahi dans sa bonne foi et ses efforts. Lorsque son épouse s’en va après la séance où elle annonce son refus de continuer et la thérapie et la vie de couple, il fait une crise de désespoir et de rage : il ne veut pas qu’elle s’en aille, s’agite, crie, rien n’y fait. Madame monte en voiture et démarre. Il s’accroche à la portière et est traîné sur plusieurs mètres avant de lâcher prise. Il parlera de l’effondrement total de son monde. Il est désemparé. Très angoissé, deux jours plus tard, il quitte son travail pour consulter son médecin qui lui prescrit des tranquillisants. Le lendemain, il retourne au bureau et organise une sortie avec Denis, car dans sa détresse, il espère trouver un peu de réconfort dans la compagnie du seul fils avec lequel il croit avoir une bonne relation et qu’il présume vivre la même souffrance que lui. Il lui propose de partir deux jours avec lui, pour être ensemble, aller au cinéma, passer une nuit à l’hôtel. Il voudrait partager un moment réconfortant avec Denis. Il n’a pas d’intention criminelle et ne prémédite pas le meurtre de son fils. Il expliquera que quand son fils s’est mis à pleurer à propos de la situation familiale, il a vu en lui toute l’immense souffrance que lui, Henri, éprouvait et a trouvé insupportable que son fils éprouve une telle douleur. Il aurait alors décidé de le tuer et de se tuer ensuite. Le fils est allongé sur le lit. Le père lui appuie une main sur la bouche et le nez, l’autre sur la gorge. Denis, après quelques soubresauts, meurt rapidement. Le père va chercher le couteau qui se trouvait dans sa voiture et se donne un coup transperçant dans la région du cœur, mais sans l’atteindre. Il affirmera avoir essayé de se donner d’autres coups de couteau, ce qui ne sera pas confirmé par l’examen médico-légal. Néanmoins, il perd du sang et s’évanouit. La suite est confuse ; Henri, après avoir repris conscience, bien que dans une espèce d’état second, se comporte de façon assez ordonnée et efficace. C’est ainsi qu’il transportera le cadavre de Denis dans le coffre de sa voiture sans être remarqué par le personnel de l’hôtel, il effacera les taches de sang dans la chambre, soignera sommairement sa blessure au thorax et se lancera dans une errance sans but ni plan, s’arrêtant de temps à autre, au cours de la journée, pour acheter de l’eau et des biscuits. Dans la soirée, il revient dans sa région d’origine et gare sa voiture sur une aire de stationnement où la police le trouvera par hasard. Il tâchera mollement de dissimuler la situation et assez rapidement dira aux policiers d’ouvrir le coffre où gît le gamin. Sans conviction, il racontera qu’ils ont été victimes d’une agression, avant d’avouer son crime.

 Il paraîtra froid, quasi indifférent, face aux divers intervenants, ce qui leur laissera une impression très défavorable. Par la suite, son attitude avec d’autres intervenants sera beaucoup moins monolithique et négative. Il proclamera son amour pour son fils, qui était, dit-il, un ange, son désir de le protéger de la souffrance et d’un avenir dévasté, sa volonté de mourir avec lui. Henri insistera sur l’incompréhension, sur le rejet dont il a été victime, alors qu’il faisait son possible pour sauver son couple. Il expliquera que durant tout cet épisode meurtrier et errant, il était comme absent à lui-même, agi par des automatismes, soumis à une espèce de contrainte intérieure irréfléchie, émotionnellement atone, au bord de la dépersonnalisation, de la déréalisation. Il exprimera des sentiments de culpabilité qui ont semblé sincères.

Il subira divers examens médicaux, psychiatriques et psychologiques qui ne mettront pas en évidence de pathologie. Il passera un premier Rorschach (début novembre, soit un mois après les faits)) dans des conditions qui l’ont rendu inexploitable, puis un second (mars), près de 5 mois plus tard, et c’est de celui-ci dont nous allons parler.

**Le *PSYCHODIAGNOSTIK* (Rorschach)**

Préliminaires

Face à cet acte d’un père, sans aucun antécédent inquiétant, qui, à mains nues, étouffe son fils de 11 ans, il est difficile de ne pas se poser mille questions (Est-ce un homme agressif ? Est-il malade mentalement ? Y a-t-il un déclencheur repérable de la séquence meurtrière ? Henri éprouve-t-il des remords ?...). Que comprendre de cet acte qui, dans sa concrétude tout au moins, va à l’encontre de tout ce que l’on imagine être la relation d’un père à son fils. Comment la vue de cet enfant pacifique et faible, de sa vulnérabilité et de son innocence, comment les sensations provoquées par le contact physique avec lui, avec son corps chaud et vivant, par ses réactions corporelles (soubresauts) à l’asphyxie, comment, dans le chef du père, la perception des efforts musculaires déployés pour étouffer son fils, la conscience de la volonté de tuer et l’émotion liée à l’agir meurtrier, comment ces éprouvés n’entrainent-ils pas une inhibition de l’acte ? Quelle contrainte impose-t-elle d’aller jusqu’au bout, jusqu’à la mort ? Quelles structures et dynamiques, quels mécanismes le permettent-il ?

Le Rorschach peut-il nous aider à trouver des bribes de compréhension, quand bien même nous renoncions à l’illusion de pouvoir tout expliquer d’un comportement unique ?

L’examen

Si, durant la passation du Rorschach, Henri n’est pas très à l’aise, ce qui est banal dans le contexte de l’expertise, il ne manifestera pas les réticences et l’opposition qui ont été observées lors du premier test. Le contact est adéquat et la collaboration satisfaisante. Le protocole recueilli est suffisant. (dia 2) Il compte 22 réponses, avec un Lambda égal à 1 et contient quelques éléments saillants à insérer dans le contexte général du style, éléments autour et à partir desquels mener notre travail d’analyse.

Analyse du protocole.

Nous traiterons les données les plus remarquables après avoir établi le cadre stylistique.

1. Le style évitant (dia 3)

*Lambda = 1 ; EA = 4 ; R > 16*

Les signes observés renvoient à un style évitant et non pas à une attitude défensive « situationnelle » (Lambda = 1 ; EA = 4 ; R > 16). Ainsi, Henri aurait une nette tendance à simplifier les objets de perception, « à en ignorer la complexité ou même à nier la présence des éléments complexes ou ambigus ». Il faut ajouter à ces critères cruciaux, d’autres éléments qui vont dans le même sens de la simplification ou de la réduction du travail d’intégration perceptive. Ainsi, Henri ne donne aucune réponse associant deux ou plusieurs déterminant (*Blend* = 0) ; il ne cherche pas à préciser ses réponses et donne dix DQ vagues ; l’intervention du rationnel est secondaire lorsque le stimulus touche la sphère affective : 2 C pures, 1 TF, 1 VF pour une seule FV ; ajoutons que la mise en relation des différents éléments du champ est pauvre : il ne perçoit qu’une seule paire sur 22 réponses (EGO = 0,05), ne donne qu’un seul DQ+ et a un Zd = -5,5 très négatif (sous-incorporateur).

Par ailleurs (dia 4), le Lambda = 1 et l’EA = 4 ont des valeurs seuils, ce qui permet de penser que le tableau est fragile, car la modification d’une seule réponse pourrait faire basculer ces valeurs en-deçà ou au-delà du seuil. Cette fragilité formelle traduit sans doute une fragilité plus substantielle du fonctionnement psychologique qu’un facteur même bénin pourrait bouleverser. Le déclenchement de cette déstabilisation et ses manifestations sont imprévisibles, souvent difficiles à comprendre et parfois extrêmes. (C’était le cas de John, analysé à l’aveugle au Congrès de Genève, en 2022). Ce risque apparaît d’autant plus plausible que la pensée de Henri est très rigide et tend à rester fixée à ses objets (a : p = 1 : 5 ; PER = 2 ; PSV = 1 ; DQv = 10) ; son manque de plasticité ne lui laisse pas la possibilité de se modeler sur les circonstances. Ce que confirment les indices d’adaptabilité significativement péjoratifs (CDI, ADI et CVI= 5).

1. Le style passif (dia 5)

*a : p = 1 : 5 ; Food = 1 ; EB extratensif (1 : 3)*

Un deuxième élément stylistique important est fourni par le rapport a : p = 1 : 5 (aggravé par l’association rare (7%) avec un EB extratensif) qui met en évidence un style interpersonnel passif. Henri évite de prendre des responsabilités, des initiatives. Il préfère s’en remettre aux autres et se conformer à leurs attentes. Dépendant (Fd =1), il recherche leur appui et escompte qu’ils acceptent ses demandes, qu’ils aménagent leur comportement en fonction de ses besoins à lui, ce qui l’expose de manière prévisible, à être régulièrement déçu. D’où, rancune et ressentiment à l’égard de ces gens qui, selon lui, ont été oublieux de leurs « devoirs » à son égard. Alors que lui-même se montre indifférent aux autres (H=0), indifférent à ce qu’ils disent et font (COP et AG = 0), en fait à tout ce qui ne l’intéresse pas personnellement. Il se retrouve socialement isolé (indice d’isolement= 0,59), même s’il est capable d’entretenir des relations superficielles, mondaines pourrait-on dire. Il évite d’ailleurs de s’engager affectivement et, généralement, fuit les stimulations émotionnelles (Afr = 0,38). Cela peut correspondre à une personnalité passive-dépendante.

1. *Egocentricity index*, estime de soi, empathie

*EGO = 0.05*

L’indice EGO = 0.05, proche de zéro, signifierait classiquement qu’Henri évite de s’intéresser à lui-même parce qu’il se mésestime, s’accorde peu de valeur et est amené à se comparer défavorablement aux autres, « que son sentiment de valeur personnelle est très négatif » (p. 391). Cette interprétation correspond partiellement à ce que l’on sait de Henri : il est très soucieux de son image, de promotion sociale, de statut, de standing ; il est avide de reconnaissance et hypersensible à l’humiliation ; le déclassement social qu’il anticipe comme retombée de la séparation d’avec son épouse, l’épouvante. On peut penser que ces préoccupations ambitieuses sont compensatoires, qu’elles combattent des sentiments profonds d’insuffisance dénoncés par la valeur très basse de l’EGO.

Simultanément, toutefois, il est autoritaire, impose ses volontés, ses caprices, s’accorde des privilèges exorbitants et se comporte d’une manière qui ne correspond pas à l’image d’un homme accablé par des sentiments massifs de non-valeur personnelle. Dans ce cas, et bien qu’il n’y ait pas de réponse *reflet* associée à l’EGO très bas, on pourrait cliniquement faire l’hypothèse d’un conflit grave portant sur l’image et la valeur de soi. A défaut des réponses *reflet* qui permettraient cette interprétation, cette hypothèse peut trouver appui dans les nombreux commentaires que fait Henri concernant la symétrie, commentaires que l’on pourrait considérer comme des antécédents des réponses *paires* et *reflets*. Comme si Henri manquait des moyens psychiques d’élaboration qui lui permettraient d’intégrer ces éléments bruts (perception de la symétrie) à des réalités mentales plus construites (*paires* et *reflets*) impliquant le Moi, son image et ses relations. On pourrait donc penser que la problématique conflictuelle de l’image de soi et de son investissement narcissique est en germe, mais qu’elle reste à l’état latent. La matière -la symétrie- est là, mais elle n’est que perçue, elle fait l’objet de commentaires descriptifs, de « remarques symétrie », sans être travaillée de manière à prendre sens et forme (*paires* et *reflets*) dans la mise en tension du rapport à soi.

Au-delà de l’interprétation classique de l’indice EGO, largement justifiée par des études statistiques et peu par des considérations psychologiques, on peut se demander comment le fait de donner des réponses *paires* au Rorschach a à voir avec l’image de soi et l’estime de soi. Le lien n’est pas évident.

Toutefois, percevoir les éléments symétriques des taches non pas comme des parties d’un tout, mais comme des objets semblables mais indépendants, constitue peut-être une introduction à la notion d’altérité. La perception des objets qui nous entourent (le non-moi) nous donne la conviction phénoménologique de leur réalité. Nous avons ainsi connaissance de l’existence des autres, mais une connaissance limitée à ce que nous en percevons et qui, en ligne directe, ne nous apprend rien sur nous-mêmes. Nous ne faisons que mettre en œuvre une activité routinière de saisie perceptive du monde. Au Rorschach, nous percevons une femme à la planche I (D4) ou un homme à la planche IV (W), comme nous les percevrions dans la rue. Cette appréhension du monde se fait à partir de la position centrale que nous occupons en cette circonstance, ce qui ne suppose pas que nous nous accordions une valeur particulière en fonction de cette position centrale, ni que nous nous engagions dans une démarche centripète de référence à soi. Il s’agit simplement d’une notation topologique qui correspond strictement à la définition qu’a donnée Piaget de l’égocentrisme. L’égocentrisme dénote la localisation du moi et non sa valeur. Et ce dont il est question, là, c’est du moi et du non-moi, pas de l’altérité. La notion d’altérité ne se résume pas à la perception du non-moi (les objets du monde), elle est la conscience que certains de ces objets, les êtres humains, ne sont pas seulement du non-moi, ils sont mes semblables. [Ce mot français (mon semblable) n’a pas, selon mon dictionnaire, d’équivalent exact en anglais (*fellow man*) ni en italien (mon semblable= *il mio prossimo* ; tes semblables= *i tuoi pari* ; ses semblables= *i propri simili*)]. Ce n’est pas moi que je vois en eux, ce sont de multiples variations de notre humanité commune qui se révèlent dans chaque rencontre avec un semblable qui existe indépendamment de moi. La perception de la symétrie comme une paire d’objets semblables et différents (ce qui cesse d’être le cas dans la réponse *reflet*) semble pouvoir être comprise comme une manifestation de la perception de l’autre dans son indépendance et dans son identité propre. Une telle perception est la condition de la reconnaissance de l’altérité, de cette connaissance que j’ai de mon semblable en humanité et de cette ignorance que j’ai de lui dans sa personnalité individuelle. C’est de cette ignorance assumée, cultivée comme principe, que peut naître l’empathie, cet intérêt pour la vie psychique de l’autre dont je ne connais rien qu’il ne m’ait fait savoir, intérêt doublé de la capacité de comprendre la signification émotionnelle de ce qu’il m’a révélé (ce qui n’implique pas de partager ses émotions).

Dans cette perspective, un EGO bas traduirait l’absence de capacité d’empathie, ce qui est très éclairant dans l’analyse du meurtre commis par Henri sur la personne de son fils cadet. Sans empathie, Henri ne peut rien connaître de ce que ressent, vit, désire, pense son fils, il ne sait que ce que lui-même, le père, pense et éprouve et qu’il n’imagine pas ne pas être partagé par Denis. Ce qu’il perçoit du fils, ses pleurs, sa détresse, est interprété comme la preuve que Denis souffre comme lui, Henri, de la séparation conjugale, souffrance insupportable pour le père et dès lors pour son fils. Souffrance à laquelle il faut soustraire l’enfant de façon radicale : la mort, seule protection possible et efficace contre la douleur. Henri est convaincu qu’il agit par amour pour son fils en lui ôtant la vie. Et il a l’intention de s’appliquer le même remède. Il semble que, dans le moment d’intense détresse que vit Henri, se produise une forme de fusion entre lui et son fils plutôt qu’une forme d’identification. Fusion rendue possible par l’intensité de l’émotion et par l’absence d’empathie. Ce n’est plus Denis, son fils, cet autre différent de lui en tous points, mais une part douloureuse de lui-même, Henri, qu’il voit en face de lui et qu’il faut supprimer sans être freiné par les obstacles que soulèverait la perception d’un jeune garçon, vulnérable, attristé, docile. Dès que l’enfant meurt étouffé, Henri se poignarde, sans toucher le cœur. Il n’ira pas jusqu’au bout de son projet suicidaire, ce qui est difficile à interpréter, car cela arrive assez souvent dans de telles situations, comme si la pulsion meurtrière était vidée de son énergie après le meurtre et qu’il n’en restait plus assez pour commettre le meurtre de soi-même. On ne peut, cependant, écarter la possibilité d’une manœuvre utilitaire destinée à atténuer l’horreur du geste infanticide. Notons que la valeur de la constellation suicidaire est égale à 6.

1. Quelques questions

Suite aux auditions et entretiens, plusieurs questions se posent à propos de l’indifférence, de l’agressivité et des sentiments de culpabilité de Henri. (dia 6)

A. Henri, qui est souvent apparu froid et même indifférent, a-t-il la capacité de vivre des émotions intenses ? Comment, le cas échéant, les gère-t-il ? Peuvent-elles avoir un effet désorganisateur ? On a vu que Henri (style évitant) évite les situations émotionnellement stimulantes (Afr = 0.38), les relations engagées affectivement (H = 0 ; indice d’isolement = 0.59 ; FC =0). Par ailleurs, il peut éprouver des émotions très brutes, peu intégrées qu’il choisit de laisser s’exprimer sans contrôle (C = 2), ce qui est compatible avec son égocentrisme marqué (EGO = 0.05). Ses ressources adaptatives sont restreintes (EA = 4 ; eb = 8; D et AdjD = -1 ; ADI et CVI = 5), si bien qu’il peut être déstabilisé par des facteurs relativement bénins (faible tolérance au stress), être mis en difficulté et réagir impulsivement. Donc, Henri éprouve des émotions, les gère difficilement tantôt par l’évitement et la répression, tantôt par l’expression incontrôlée et impulsive.

B. Henri a-t-il un potentiel agressif qui se serait actualisé dans les circonstances difficiles qui ont précédé le meurtre ? L’absence de réponse AG et de S suggère un potentiel agressif insignifiant. Il est, dès lors, peu plausible que, sous l’effet de la forte émotion qui l’a envahi sans rencontrer de grande résistance, Henri ait exprimé impulsivement une agressivité ordinairement contenue.

C. Henri éprouve-t-il de la culpabilité ?

Au vu de VF = 1 et FV = 1, des sentiments de culpabilité, des remords ou des regrets concernant des comportements ou des caractéristiques personnelles non désirées sont présents et pénibles. Ce qui accrédite les propos de Henri dont la sincérité était mise en doute par les personnes qui l’avaient rencontré après le meurtre. Etant donné son peu d’inclination à l’auto-examen (FD = 0), ces sentiments de culpabilité peuvent être logiquement considérés comme secondaires au crime qu’il a commis et être des sources chroniques de stress, plutôt que comme l’expression d’une disposition habituelle à l’autocritique.

1. Autres données (dia 7)

Le poids de ces sentiments pénibles est d’autant plus lourd que, de façon générale, Henri arrive difficilement à se débarrasser de ses soucis ; il y reste empêtré par manque de flexibilité et d’ouverture d’esprit ; sa pensée est rigide ; elle ne peut passer souplement d’un objet à un autre et est rétive à toute remise en question, même si des éléments nouveaux le justifient (a : p = 1 : 5 ; PER = 2; PSV = 1). L’effet péjoratif de cette rigidité est d’autant plus important que les pensées sur lesquelles Henri se fixe et rumine peuvent être distordues ; elles sont le fruit de perceptions approximatives (X-% = 0.23 ; X+% = 0.41 ; Xu% = 0.24% ; DQv = 10), élaborées sans soin et sans grande logique (WSum=12), avec ce que cela comporte de risques d’erreur de compréhension, d’interprétation et, subséquemment, d’évaluation et de décisions. Son bon niveau intellectuel ne le met pas à l’abri de ces égarements.

Henri est peu sensible à ses propres contradictions, à ses incohérences et à l’irrationalité de ses pensées. Les émotions accentuent son désordre cognitif : « Manque de logique et de cohérence dans mes actes et mes pensées », dira-t-il de son comportement durant tout l’épisode criminel. Et il ajoutera : « Je n’ai pas réfléchi aux conséquences ». En outre, les émotions donnent lieu à des manifestations verbales et non verbales emphatiques dont la démesure est d’autant plus inconvenante qu’elle coexiste avec un pragmatisme froid et une indifférence peu compréhensible. Son épouse dira de lui : « L’indifférence générale de Henri envers les problèmes des autres se révèle régulièrement ». Par ailleurs, il lui écrit des lettres enflammées qui contrastent avec le manque de considération qu’il a pour elle.

**Commentaires et synthèse**

Le Rorschach ne cherche pas les choses que l’on connaît déjà par ailleurs, il permet une analyse indépendante d’un matériau émanant d’autres sources que la clinique et l’anamnèse. Les résultats de cette analyse, qu’ils soient ou non en accord avec les autres sources, doivent être pris en compte. S’ils s’en écartent, il faut tenter de comprendre le sens de cette contradiction et juger de sa validité et de son importance avant d’intégrer les données dans le tableau d’ensemble. S’ils sont concordants, on a alors la confirmation que les observations externes reposent sur des bases internes. Ainsi, l’analyse du Rorschach ne remplace évidemment pas l’observation clinique, elle l’éclaire en mettant au jour les éléments sous-jacents qui la déterminent.

L’observation, les entretiens, l’anamnèse, les enquêtes, les descriptions qu’en font les autres et ce qu’Henri dit de lui-même, tracent un portrait assez net, bien que peut-être exagérément négatif en raison du crime commis : Henri est adapté au monde professionnel, soucieux des apparences et de statut social, mais plutôt mal-assuré dans les relations, sensible à l’humiliation et avide de reconnaissance ; il est autoritaire et égoïste en couple et en famille. A côté de ces aspects patents, les aspects cognitivo-perceptifs sont moins évidents : le caractère approximatif et négligent des perceptions et interprétations, le traitement simplificateur de l’information, le relâchement de la logique ne sautent pas aux yeux, mais on peut les découvrir en y prêtant attention.

Un fait moins apparent est la passivité qui se manifeste au Rorschach, alors que dans la vie quotidienne, Henri donne, au contraire, l’impression d’être aux commandes. Sa fille dit de lui qu’il aimait se faire servir, qu’il était le maître chez lui, dominant femme et enfants en dictateur. Sur base du Rorschach, c’est un autre personnage que l’on découvre, dont on peut percevoir la dépendance et les revendications qui l’accompagnent. Vu sous cet angle, on comprend mieux, par exemple, que Henri attende de sa femme qu’elle assume toutes les dépenses et les charges du ménage, lui-même utilisant ses propres ressources à son seul profit. De façon générale, il exige des autres qu’ils fassent pour lui ce qu’il en escompte et est indigné quand ses attentes sont déçues, comme lorsque son épouse rejette les tentatives qu’il fait pour résoudre le problème conjugal : il est alors désespéré, prêt à tous les efforts, dépité que son épouse n’en tienne pas compte. Complètement submergé par l’émotion, son analyse de la situation est irrationnelle, incohérente, et le pousse vers des solutions radicalement simplistes. De façon désordonnée, il cherche à se rapprocher du seul de ses enfants avec lequel il croit, à tort, avoir une bonne relation, dans l’intention de s’enfuir avec lui. Henri, ainsi, tente naïvement de créer et d’emporter une capsule de bonheur illusoire dans laquelle le père se consacre généreusement au bien-être de son fils alors comblé. Denis, au lieu de s’en montrer heureux et reconnaissant, exprime la profonde douleur causée par la rupture familiale. Henri, confronté à une cruelle désillusion, est envahi par une émotion tellement puissante qu’elle dissout son identité et son unité, comme cela peut se produire dans un bain de foule ou dans un orgasme, provoquant la fusion de deux êtres souffrants en un seul protoplasme émotionnel qu’il faut réduire à néant. Henri se laisse aller à ses émotions et à ses impulsions. Simultanément, ses capacités de mentalisation (d’idéation) sont dépassées. Il ne peut guère traiter les problèmes réels sur le plan des représentations ni puiser dans son imaginaire. Il se trouve ainsi aliéné, comme conduit par des automatismes qui le dépossèdent de lui-même et le laissent dans cette impression de dépersonnalisation émotionnellement sourde qu’il décrira. : « J’étais anéanti et je voulais fuir ma douleur, mon humiliation. Je me sentais alors très proche de Denis. Je le sentais aussi et tout comme moi en souffrance et je voulais l’épargner de cela. J’étais à bout, je n’avais plus de logique. Il n’y avait plus de cohérence dans mes actes et mes pensées », dira-t-il.

Dans cet état, son fils n’est plus que la concrétisation de son malheur, de ce malheur qu’il faut éradiquer : Henri va au plus simple, au plus brut, au moins nuancé, la suppression de l’objet, de Denis, l’infanticide. Le style réducteur de Henri lui épargne les conflits internes que l’appréhension lucide de la situation dans toute sa complexité devrait normalement engendrer.

On voit cette personnalité rigide se briser, se désunir et alors, dit Henri, « c’est le trou noir », il est livré simultanément à des impulsions et à des automatismes qui échappent également à la conscience claire, à l’esprit critique et au contrôle, tout en fournissant une programmation impensée d’actes, les uns sans précédents ni modèles (les actes meurtriers), les autres ordinaires et prosaïques. Les gestes s’enchaînent de proche en proche, selon les nécessités et son inclination à la passivité. C’est ainsi qu’après le meurtre, il s’abandonnera passivement à son errance et continuera à présenter des aspects contrastés d’adéquation pragmatique et de désorganisation de la pensée. La fonction synthétique du moi est suspendue.

Après coup, il se répandra en regrets et auto-accusations, sans cesser de rappeler combien lui-même a été maltraité, humilié, rejeté, combien il a été une victime lui aussi, mettant en avant ce qu’il a subi et soulignant, du même coup, sa passivité.

Ce tableau est la manifestation d’un grand déséquilibre provoqué par des circonstances extrêmes, mais on peut le retrouver en traits plus légers quand, dans des conditions plus communes, Henri sait ce qui est attendu de lui et ce qui est possible, quand les sollicitations sont modérées et les menaces faibles, comme ce fut le cas dans sa vie. L’hypothèse d’une structure rigide relativement adaptée en temps ordinaire et qui a décompensé sous l’effet d’un stress énorme, est donc une hypothèse qui aide à comprendre cet acte infanticide en soi insensé.

L’analyse du Rorschach a permis d’objectiver divers constituants de la personnalité de Henri et de les articuler de manière à rendre compte au mieux du fonctionnement psychologique sous-jacent à sa manière d’être et de se comporter, tant dans la vie quotidienne que dans les circonstances exceptionnelles qui ont mené à l’infanticide.

On pourrait terminer par la réponse que Henri donne à la planche IV, la seule réponse presque humaine, réponse qui n’est certes pas prémonitoire de son crime, mais qui pourrait être l’expression pathétique de comment il se perçoit : « un clown qui se penche, qui a les jambes écartées et qui regarde », personnage sans identité, sans visage, sans valeur, sans dignité, dépendant de l’appréciation des gens auxquels il s’exhibe et dont il guette anxieusement les réactions. De la comédie à la tragédie, il n’y a, dit-on, qu’un pas que Henri a dramatiquement franchi.